

Langue(s) et passe. Préludes

María Luisa de la Oliva

Dans la diversité linguistique de notre école, il y a une « langue » commune : celle de Lacan et de Freud, d'où viennent ou dérivent les autres « langues sœurs ». La plupart d'entre nous sommes encore dans le balbutiement de cette langue commune.

Dans la présentation du thème de la Journée d'École « Langue(s) et passe », Elisabete Thamer ¹ évoque un passage du *Savoir du psychanalyste* ² : « *Lalangue* n'a rien à voir avec le dictionnaire, quel qu'il soit. » Un peu avant de dire cela, Lacan fait un lapsus : en voulant se référer au *Vocabulaire de psychanalyse* de Laplanche et Pontalis, il le cite comme *Vocabulaire de philosophie*. À propos de ce lapsus, qui ne passe pas inaperçu pour Lacan, il dit : « Regardez le lapsus. En tout cas, ceci vaut bien le Lalande », qui était un célèbre dictionnaire de philosophie, de grand succès pendant des décennies.

Lalande a élaboré son dictionnaire entre 1902 et 1923. Le début du ^{xx}e siècle connaissait un optimisme globalisant autour de l'Exposition universelle de Paris, et on avait organisé une délégation pour l'adoption d'une langue internationale, qui finit par se fragmenter en 1907 dans le combat des partisans des deux langues artificielles qui se voulaient universelles, les espérantistes de Zamenhof et les idistes du faux marquis de Beaufront.

En 2021, nous sommes plutôt dans le pessimisme global sous l'effet de la pandémie et sous les effets de désagrégation des différents nationalismes, de divers types.

Avant de faire ce lapsus, Lacan était en train de développer l'idée de frontière entre savoir et vérité. Frontière par laquelle se soutient le discours analytique. C'est juste après avoir parlé de cette frontière qu'il fait le lapsus, en disant philosophie au lieu de psychanalyse.

Dans la salle, face à ce lapsus et au commentaire de Lacan « ceci vaut bien le Lalande », quelqu'un demande « lalangue ? », ajoutant ainsi un

autre lapsus. Lacan annonce que, à partir de ce moment, il va écrire *lalangue* en un seul mot. C'est à ce moment-là qu'il dit que « *lalangue* n'a rien à voir avec le dictionnaire ». Il ajoute que l'inconscient a à faire surtout avec la grammaire et la répétition, c'est-à-dire « un versant totalement opposé à celui pour lequel on a besoin d'un dictionnaire ³ ». Le versant utile pour la psychanalyse dans la fonction de *lalangue* est la logique.

Quand nous parlons de la passe, parlons-nous la même langue ? Écoute-t-on, entend-on la passe de la même manière dans le monde entier ? Est-ce la même « langue », celle qui vise la passe en tant que localisation du passage à l'analyste – toujours si insaisissable – et celle qui vise au symptôme, à un savoir-faire avec, ou encore celle qui vise à la satisfaction de la fin ?

Il serait mieux que ces « langues » de la passe ne se transforment pas en vocabulaire de philosophie. Pardon... ! je voulais dire de psychanalyse. Cet effet-là pourrait faire de la psychanalyse une langue morte.

Le recueil des différents témoignages du dispositif de la passe en fait plutôt un dépôt de ce qui s'y dépose, les sédiments de ce qui, du réel, n'est pas rejoint par la parole et qu'il s'agit de transmettre, de démontrer. « Où mieux ai-je fait sentir qu'à l'impossible à dire se mesure le réel – dans la pratique ⁴ ? » Dépôt donc, d'un savoir pas tout.

Comment est-il possible que, malgré la « marqueterie des langues » – comme le dit Elisabete Thamer – impliquée dans le témoignage de la passe, on puisse conclure à une nomination d'AE (analyste de l'École), malgré les effets de perte qu'il y a toujours dans la traduction, du passant au passeur et du passeur aux cartels plurilingues de la passe ? Elle se demande : « Celle-ci [...] favoriserait-elle ou serait-elle un obstacle à l'appréhension de la logique des dits et de leurs conséquences ⁵ ? » Je réponds avec une autre question : s'il s'agit d'appréhension de la logique des dits, la différence entre les langues est-elle si importante ?

Dans la traduction de cette « marqueterie des langues », non seulement il y a une perte, mais il y a aussi un plus qui provient de ce passage d'une « langue » à l'autre. Cela arrive quand on passe de la langue courante à une équivoque de langage. Le malentendu dont nous sommes les fils est une garantie ultérieure pour ne pas confondre le savoir et la vérité. Il y a aussi, sans doute, le plus du transfert de travail qui se crée avec les cartels plurilingues.

Évidemment, dans tout cela, il faudrait exprimer une réserve : la différence de langues ne devrait pas être si grande qu'on ne puisse même pas entendre ce qui est transmis, et que tout soit un malentendu.

Le pari est de savoir comment démontrer les « trois dit-mensions de l'impossible : telles qu'elles se déploient dans le sexe, dans le sens, et dans la signification ⁶ », sans en faire une vérité religieuse et en évitant de tomber dans le dictionnaire. C'est un pari qui nous unit dans la diversité de nos langues et de leurs équivoques.

Face à la tendance homogénéisante de la globalisation, la multiplicité des langues, qui résiste toujours, insiste. Face à la langue liquide de la post-vérité qui déconnecte le sujet de ce qui le cause, l'École promeut, soutient, défend le choix de relier les sujets avec la parole, avec leur vérité, avec le savoir qu'on ne sait pas. C'est ainsi que j'entends notre Charte quand elle dit que « l'École se voue à cultiver le discours analytique ⁷ ».

1. [↑](#) E. Thamer, Présentation du thème de la Journée d'École « Langue(s) et passe », *Mensuel*, n° 151, Paris, EPFCL, mai 2021, p. 87-88.

2. [↑](#) J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Le Seuil, 2011.

3. [↑](#) *Ibid.*, p. 19.

4. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 495.

5. [↑](#) E. Thamer, Présentation du thème de la Journée d'École « Langue(s) et passe », art. cit.

6. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 497.

7. [↑](#) Charte de l'IF-EPFCL.